Michel Vovelle - les symboles meurent aussi : la symbolique révolutionnaire à l'épreuve du temps - 9 février 2006

Une métropole lyonnaise visible à l'international ; des habitants, acteurs, territoires fiers de leur appartenance collective à cette métropole ; des politiques publiques « faisant sens » pour tout un chacun malgré leur inévitable complexité ... Ces trois objectifs sont au cœur de la démarche « Lyon 2020 » initiée par le président du Grand Lyon, Gérard Collomb.

Difficile d'y répondre sans s'appuyer sur ce qui singularise notre métropole, sans mobiliser les emblèmes qui demain pourront porter notre fierté, sans réinterroger les processus par lesquels, dans notre société démocratique, à la fois atomisée et hypermédiatisée, la collectivité publique peut transmettre ses valeurs.

A travers le cycle de conférences « images et signes : le trop plein ? », le Grand Lyon et Économie & Humanisme vous invitent à réfléchir à cet enjeu central de la traduction symbolique de nos constructions territoriales et de nos politiques publiques rationnelles.

Nous avons souhaité vous offrir, à la suite de chaque conférence, une synthèse sous forme de vademecum où vous retrouverez la teneur de l'exposé de nos différents invités, afin de tisser avec vous un lien tout le long du cycle.

Lisez vite ce petit - **trait d'union** -

La conférence

//

S'appuyant sur de nombreuses reproductions, M. Vovelle a invité à méditer sur l'histoire des symboles à travers ceux de La Marseillaise et de Marianne. Les festivités du Bicentenaire ont à la fois révélé et masqué l'ampleur d'une érosion dont le processus se poursuit. Aujourd'hui, la Marseillaise se porte mal. Quant à Marianne, elle s'est à la fois banalisée et dépolitisée. Les destins de l'une et de l'autre illustrent un certain déclin des symboles hérités de la Révolution française.

La Révolution a livré une forêt de symboles. Elle a libéré l'imaginaire en créant un panthéon de nouvelles déités, dont la Liberté qui, coiffée du bonnet phrygien, représentera la République et figurera sur le sceau de l'État. C'est à partir de cette référence initiale que M. Vovelle a évoqué le

cheminement biséculaire de la Marseillaise et de La Marianne.

La Marseillaise

Le Chant de marche de l'Armée du Rhin, composé en avril 1792 par Rouget de Lisle, est rebaptisé en Marseillaise depuis la prise des Tuileries le 10 août 1792 par les Fédérés marseillais qui la chantaient.

En 1836, la Monarchie de Juillet, désireuse de se réconcilier avec l'héritage de la Révolution, commande à Rude l'illustration de l'appel des Volontaires pour l'Arc de Triomphe. Immédiatement, rebaptisée, cette « Marseillaise » est devenue l'un des clichés majeurs qui scandent, tout au long du XIX^e siècle, les étapes de ce chant : ses avancées, ses occultations, ses explosions chaque fois que la Révolution éclate. Sous la 3^{ème} République, elle se fera de plus en plus guerrière, jusqu'à son apogée martial et patriotique en 1914.

Délaissée au profit de l'International par la Gauche, elle est réappropriée par le Front Populaire pour signifier la réconciliation du "drapeau rouge et du drapeau tricolore".

Revigorée par l'épreuve de la Résistance, La Marseillaise retrouve, au sortir de la Guerre, toute sa légitimité et son prestige. Le Général de Gaulle la chante lors de la Libération de Paris. En septembre 1944, une circulaire du Ministère de l'Éducation Nationale préconise de faire chanter La Marseillaise dans les écoles. En 1946, la Constitution de la 4^{ème} République réaffirme le caractère d'hymne national de La Marseillaise. En 1958, l'article 2 de la Constitution la confirme à nouveau.

Le consensus des lendemains de la Libération ne pouvait survivre aux affrontements ultérieurs. Chacun a repris « sa » Marseillaise. Lors de la crise algérienne l'extrême-droite, issue des complots, s'attribue, de l'OAS au Front National, le privilège de détenir l'authentique fibre patriotique en brandissant une Marseillaise musclée.

En 1974, la droite modérée, prenant ses distances avec cet héritage subversif, a souhaité faire retoucher, à l'initiative du Président Giscard d'Estaing, le mode d'exécution de La Marseillaise. Il s'agissait de revenir aux origines de l'œuvre en révisant la version de 1887 inspirée de l'orchestration de Berlioz « en allégeant les percussions avec trompettes, mais sans tambours ».

En 1981, avec l'accession de la Gauche au pouvoir, dans une intention consensuelle, le Président Mitterrand rétablit la version antérieure « au titre d'une réconciliation nationale ».

La Marseillaise s'est vue contestée par une sensibilité de gauche humaniste, pacifiste, soucieuse de mettre à jour un texte vieilli et sanguinaire. Mais les politiques qui ont arbitré à gauche l'ont fait en continuité avec l'attitude mitterrandienne.

Aujourd'hui, à la lumière des témoignages qui nous viennent des stades de football, où la Marseillaise est sifflée par certains supporters tandis qu'elle est chantée la main sur le cœur par les joueurs et les officiels, comment considérer l'attachement qu'une France plurielle, et qui apparaît souvent déchirée par de multiples fractures, lui conserve ? Qui en connaît encore ne serait-ce que le premier couplet ? La Marseillaise est-elle devenue un hymne froid, triplement désuet parce qu'on ne connaît plus la Révolution française, qu'on ne se réfère plus à "des lendemains qui chantent" et qu'on ne brûle plus de voler à la frontière pour y défendre la Nation ? Quelle place, pour elle, dans l'Europe qui se cherche ?

C'est peut-être hors de France qu'il faut aller chercher les signes de la puissance de son évocation, par exemple, lorsqu'elle est entonnée par les foules en 1989-1990 en Allemagne de l'Est ou en Chine durant l'épisode fugace de la révolte des étudiants.

Marianne

Michel Vovelle souligne le passage des temps héroïques de « Marianne au combat », à l'image personnifiant la République, puis à l'âge d'or de Marianne au pouvoir au XIX^e siècle, et se référant à Maurice Agulhon, il évoque une Marianne qui "en était venue [au cours du XIX^e siècle] à s'identifier à la France, et plus encore à la Nation" oscillant entre le pôle révolution et le pôle patrie.

La 3^{ème} République en fera une Marianne matrone, une nouvelle Cérès couronnée de blé et de fleurs, assagie, portant toujours le bonnet phrygien, mais au sein recouvert.

Pendant la 2^{nde} guerre mondiale, sur le timbre édité à Londres en 1940, Marianne figure la France Libre en Semeuse répandant la liberté, reprenant un de ses attributs les plus durables puisque apparu en 1897 et présent encore à l'envers des centimes d'euros édités pour la France.

A la Libération, la superbe affiche de Paul Colin montre une Marianne qui semble se réveiller d'un long sommeil tragique, éblouie, posant sa main en visière devant ses yeux pour regarder l'avenir.

Ainsi, le second conflit mondial avait-il relancé l'évolution du « pôle révolution » de Marianne à son « pôle patrie ». Avec l'avènement de la 5^{ème} République, qui banalise la République, elle garde

seulement un rôle de représentation symbolique de la France. De ce fait, elle est exposée à une dépersonnalisation et à une dépolitisation.

Pour le Bicentenaire de la Révolution en 1989, la Marianne au bonnet phrygien est-elle trop peu consensuelle pour offrir un logo acceptable de tous puisqu'on lui a préféré l'envol tricolore des trois oiseaux de Folon, symbolique plus abstraite et allusive ?

Aujourd'hui, qu'en est-il de Marianne ? Starifiée (Brigitte Bardot, Catherine Deneuve), devenue people (Laetitia Casta), traditionnelle ou actualisée, abstraite ou figurative, elle continue d'orner les mairies, mais de plus en plus souvent sous une forme érotisée, voire infantilisée, loin de la guerrière ou de la matrone. Elle paraît plus en voie de muséification ou de bibelot décoratif que de symbole vibrant.

La Marianne qu'a chanté Michel Delpech en termes nostalgiques a bien les traits d'un amour de jeunesse perdu : « que Marianne était jolie quand elle marchait dans les rues de Paris en criant à pleine voix : çà ira, çà ira ». Mais voilà : Marianne a maintenant quelques rides au coin des yeux.

L'équipe organisatrice des conférences
Lyon, le 28 février 2006

Éclairages

De l'actualité d'un symbole révolutionnaire : Liberté, Égalité, Fraternité

L'exposition "Lumières ! Un héritage pour demain" proposée par la BNF François Mitterrand offre un aller-retour entre le XVIII^e siècle et le nôtre. A cette occasion, dans le Télérama du 4 au 10 mars 2006, Edgar Morin commente la devise révolutionnaire "Liberté, Égalité, Fraternité", socle de notre patrimoine national.

"La liberté, on peut l'instituer. L'égalité, on peut l'imposer. Mais la fraternité, non. Elle ne peut venir que d'un sentiment vécu de solidarité et de responsabilité. Pourtant, la fraternité est ce qui fait tenir le triptyque. La liberté seule tue l'égalité ; l'égalité imposée en principe tue la liberté. Seule la fraternité permet de maintenir la liberté tout en luttant contre les inégalités. Le problème est que la modernité a provoqué la destruction de toutes les solidarités traditionnelles [sans leur substituer de réelles alternatives]. Le développement de l'individualisme est très positif pour l'autonomie et la responsabilité personnelle, mais il s'accompagne d'un accroissement de l'égoïsme et de l'égo-centrisme. Et pourtant, la solidarité se manifeste (mais seulement de façon provisoire) lors d'un grand désastre collectif (tsunami). Nous avons soif, dans notre esprit, dans notre âme, dans notre corps, d'une autre façon de vivre. Le potentiel de fraternité sommeille en nous. Comment la réveiller ? C'est une autre histoire..."